

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 45

Artikel: La Suisse jugée par un Espagnol : (suite et fin)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199642>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bière, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coiré, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements d'été des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

La Suisse jugée par un Espagnol.

(SUITE ET FIN)

M. Don Juan Gracia del Rey a passé tout un dimanche à Bâle, que, dans ses lettres à la revue *El Mundo* de Madrid, il appelle « une des cités les plus industrieuses et les plus riches de l'Allemagne méridionale ». Il en décrit les monuments et continue ainsi :

Je ne vous ai rien dit encore des femmes. Voulez-vous savoir en un mot mon impression ? Il me semble qu'en quittant l'Espagne je suis sorti d'un jardin orné des fleurs les plus rares et les plus éclatantes pour entrer dans un jardin potager où l'on ne voit partout que têtes de choux et que navets, légumes très utiles sans doute, mais dont rien ne flatte le regard... Certes, je n'ai aucune raison de douter des qualités domestiques des Bâloises ; ce sont sans doute de parfaites ménagères et leurs filles le deviendront à leur tour ; mais elles n'inspireront jamais aucun poète, je vous le certifie. J'ai rencontré ici et là un visage charmant, quelque délicieuse blonde, une taille élancée comme un cyprès ; mais le type féminin dans sa moyenne est extraordinairement au-dessous de celui des Espagnoles. La plupart font l'effet d'être taillées dans du bois. Leurs regards ont une dureté toute puritaine. Et comme elles se tiennent, grand Dieu ! Aucune légèreté, aucune aisance. Il faut voir leurs gestes roides et anguleux, leur démarche sans grâce. Je les soupçonne de porter des gants et des bottines dont le numéro est inconnu chez nous.

Cependant, je le répète, je crois que ces créatures qui choquent si fort nos sentiments sur l'esthétique sont d'excellentes femmes d'intérieur. Sous leurs dehors disgracieux et leurs allures hommasses, elles cachent une santé, une vigueur, une endurance au travail que pourraient leur envier nos Castellanes et nos Andalouses si merveilleusement belles. Je me demande même à quoi nous servent tant de grâce, de beauté et de noblesse dans l'impitoyable lutte pour l'existence ; à quoi tout cela est-il bon à notre nation, en face du déclin qui la menace, s'il lui manque la force et le goût au travail ?...

J'entrai dans un jardin de brasserie rempli de représentants de cette race saine et rude. Ils étaient là en famille, les femmes en toilettes de petites bourgeoises qui ont adapté les modes de Paris à leur genre de vie, les hommes s'administrant de gigantesques verres de bière ou de vin et des tranches de gruyère assaisonnées de moutarde. Pouah ! Quand leurs mâchoires n'étaient pas occupées par ce labour, ils s'entretenaient placidement en une langue étonnamment lourde et traînante qui diffère autant du bon allemand que le jargon de Valence s'éloigne du castillan.

En voyant ces bonnes gens si laborieux qu'ils ne peuvent faire autrement qu'employer leurs rares loisirs à de pénibles exercices de mastication ; à la vue de cette idylle bourgeoise, je songai à notre farniente espagnol plus intime et plus aristocratique, qui ignore les be-

soins matériels ou qui sous sa grandeur don- quichottesques s'entend si bien à les dissimuler.

Telles sont les impressions que j'emporte de mon court séjour dans la ville du Rhin qui, outre l'espèce de charme que dégage son honnête ennui, possède diverses autres particularités qui la distinguent assez agréablement d'autres cités modernes.

Le soir, en gagnant la gare d'Allemagne, à travers les rues, où durant le jour règne le rigoureux ordre protestant, je rencontrai des bandes bruyantes de jeunes gens qui poussaient des clameurs effroyables tout en marchant au pas militaire comme des lansquenets de Charles-Quint. Ils allaient et venaient en groupes serrés, et des tavernes et restaurants, brillamment éclairés, dont les portes s'ouvraient et se refermaient sans cesse, s'échappait un brouhaha encore plus sauvage....



Aux nouveaux abonnés.

Les abonnés nouveaux, à dater du 1^{er} janvier 1903, recevront gratuitement le journal dès le 15 novembre.

Nenni ! vous n'aurez pas un « bec ».

Depuis l'invention des microbes, nous n'avons plus un moment de répit. Ces diables de bacilles ne respectent rien ; nous les retrouvons partout sur notre route. Ils nous empoisonnent toutes les jouissances de la vie. N'ont-ils pas poussé l'audace jusqu'à s'emparer du baiser, de l'innocent baiser, pour en faire l'un de leurs plus actifs agents de propagation.

Hélas oui, il n'est plus question de s'embrasser à bouche que veux-tu, ainsi qu'on l'a fait imprudemment jusqu'à présent. Le baiser n'est pas un droit ; ce n'est plus qu'une tolérance en faveur des seuls amoureux ; et encore, si l'on consent ce privilège, c'est bien parce qu'on ne peut faire autrement. Le baiser, chez les amoureux, est un besoin qui sera toujours plus fort que la loi et que tous les principes de l'hygiène. Mais, hors l'amour, pas de baiser.

Aussi, dans une de ses spirituelles causeries, M. G. Krafft, docteur ès-sciences, propose-t-il des mesures préventives contre l'abus des embrassades.

M. Krafft divise le baiser en trois classes : la première... Mais, si nous lui laissons plutôt la parole ?

« J'y songe, dit-il. Ne faudrait-il pas commencer par distinguer entre baiser et baiser ? »

« Essayons d'une petite classification ; c'est si joyeux les classifications, et devant un problème social de cette envergure, on ne saurait avoir trop de méthode et d'esprit scientifique. »

« Je propose donc trois classes de baisers :
I^{re} classe. Baisers irrésistibles, nécessaires, indispensables à la cause qu'ils servent. (Tous ceux inspirés par l'amour.)

II^{me} classe. Baisers non indispensables,

voire superflus. Baisers de luxe. (Tous ceux inspirés par l'amitié, l'affection.)

III^{me} classe. Baisers parfaitement inutiles et stupides. (Ceux inspirés par rien du tout.)

« Je pense que l'hygiène n'a qu'à se tenir coi devant ma première catégorie de baisers. C'est une institution solide. Que dis-je, c'est un sacrement contre lequel toute lutte serait vaine.

« Il faut en prendre son parti ; il n'y a pas de place pour l'hygiène dans l'esprit des amoureux obligés souvent d'échanger le geste fameux dans des circonstances de temps et de lieu qui rendent bien difficile toute autre préoccupation.

« Ainsi donc, respect sacré pour tous les baisers de la première classe... et tant pis pour l'hygiène !

« Les baisers de ma seconde catégorie sont beaucoup moins intéressants. Il y a lieu de réaliser là de sérieuses économies.

« C'est très joli de voir les enfants « faire la tournée », après le souper familial, embrassant copieusement parents et amis avec leurs jolies petites bouches confiturées. Mais c'est plutôt une tradition, un usage dont on peut discuter l'opportunité....

« Plutôt superflus, les baisers entre frères, entre sœurs, entre frères et sœurs. Souvent exagérées les embrassades entre amies, et combien funestes en temps de grippe....

« Tous ces baisers-là sont de luxe ; et si je ne demande pas l'abstinence totale des baisers de ma seconde classe, je réclame un peu de tempérance.

« Voyons enfin la troisième classe. Quels sont-ils ces baisers que j'ai qualifiés de parfaitement inutiles et même stupides ?

« D'abord ceux que les bonnes d'enfants prodiguent aux mioches qui leur sont confiés.

« Il y a aussi les baisers entre enfants. Rarement spontanés, ceux-là sont souvent le fait d'une injonction maternelle... On se rencontre à la promenade : Embrassez-vous, mes chéris. Allons ! comme ça ! et les mamans s'appliquent... à appliquer, bon gré, mal gré, les bouches sur les visages, comme dit Littré.

« Il y a enfin cette manie des parents, des amis, des cousins et cousines à tous les degrés et qui consiste à embrasser les enfants à tout propos et hors de tout propos.

« Laissez-les donc tranquilles ces pauvres petiots ! Je vous le demande en leur nom, puisqu'ils ne peuvent ou n'osent vous dire eux-mêmes à quel point vous leur êtes désagréables.

« Embrassons-nous donc quand le cœur nous en dit ; mais, dès qu'il n'y a pas urgence... eh ! bien, n'embrassons pas ! »

A ces judicieuses considérations, M. Krafft ajoute, en manière de conclusion, un petit règlement aussi sage qu'original.

S'il vous plaît, chers lecteurs, de connaître ce règlement, vous le trouverez dans les *Cau-*